

NOS VIES

MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

NOS VIES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017
ISBN : 978-2-283-03718-8

À Jacques Truphémus

« *Je dois être corps dedans.* »

JACQUES TRUPHÉMUS

Elle s'appelle Gordana. Elle est blonde. Blonde âcre, à force de vouloir, les cheveux rêches. Entre les racines noires des cheveux teints, la peau est blanche, pâle, elle luit, et le regard se détourne du crâne de Gordana, comme s'il avait surpris et arraché d'elle, à son insu, une part très intime. Sa bouche est fermée sur ses dents. Elle s'obstine, le buste court et têtue, très légèrement incliné, sa tête menue dans l'axe. On devine des dents puissantes, massives, embusquées derrière les lèvres minces et roses. Le sourire de Gordana éclaterait comme un pétard de 14 Juillet. On ne la voit pas sourire. On imagine. On reste au bord de ce que doit être ailleurs, dans une autre vie, le sourire dégoupillé de Gordana. Et son rire. Un rire de gorge, grave, rauque, presque catastrophique. Un rire acrobatique et très sexuel. Le cou de Gordana est long, crémeux, solide, charnu. Ce cou habité de forces impérieuses la

plante dans la vie comme un arbre en terre. Les pulls sommaires de Gordana, encolure ronde ou en V, dégagent son cou, pièce maîtresse d'un corps qui ne manque pas d'atouts canoniques. Les cuisses sont longues, minces, galbées, d'un jet dru. Elles reposent à plat, moulées dans le jean, posées l'une à côté de l'autre, en immuable oblation. Gordana ne croise pas les jambes, la position deviendrait intenable. Elle se tient droite, la blouse, courte rouge gansée de blanc, ouverte sur ces cuisses efficaces. Et que dire des seins. La blouse fermée n'y suffirait pas. Ils abondent. Ils échappent à l'entendement ; ni chastes ni turgescents ; on ne saurait ni les qualifier, ni les contenir, ni les résumer. Les seins de Gordana ne pardonnent pas, ils dépassent la mesure, franchissent les limites, ne nous épargnent pas, ne nous épargnent rien, ne ménagent personne, heurtent les sensibilités des spectateurs, sèment la zizanie, n'ont aucun respect ni aucune éducation. Ils ne souffrent ni dissidence ni résistance. Ils vous ôtent toute contenance. On se tient devant eux, on voudrait penser aux produits, faire les gestes dans l'ordre, sortir déposer ranger, vider remplir, la carte le code. On s'efforce on se rassemble on s'applique, tous, plus ou moins, femmes et

hommes, vieux et jeunes et moyennâgés ; mais ça traverse, ça suinte, c'est organique. C'est une lueur tenace et nacrée qui sourdrait à travers les tissus, émanerait, envers et contre tout, de cette chair inouïe, inimaginable et parfaitement tiède, opalescente et suave, dense et moelleuse. On aimerait se recueillir, on fermerait les yeux, on joindrait les mains, on déviderait des litanies éperdues, on humerait des saveurs, des goûts, des grains, des consistances, des fragrances ténues ou lancinantes. On y perdrait son latin et le sens commun. Les seins de Gordana jaillissent, considérables et sûrs, dardés. C'est un dur giron de femme jeune et cuirassée.

Cuirassée parce que la vie est difficile. Gordana n'a pas trente ans. Son corps sue l'adversité et la fatigue ancienne. Le monde lui résiste ; rien ne lui fut donné, ni à elle ni à celles et ceux qui l'ont précédée, l'ont fabriquée et jetée là, en caisse quatre, au Franprix du numéro 93 de la rue du Rendez-Vous dans le douzième arrondissement de Paris. Le corps de Gordana, sa voix, son accent, son prénom, son maintien viennent de loin, des frontières refusées, des exils forcés, des saccages de l'histoire qui écrase les vies à grands coups de traités plus

ou moins hâtivement ficelés. On ne sait pas où Gordana fut petite fille. Je suppose la fin des années quatre-vingt, l'est de l'Est, et les ultimes convulsions de républiques très moribondes. On suppose des faubourgs sommaires, des frères et des sœurs, des plus jeunes et des plus âgés, un père long de visage et long de jambes, les yeux clairs, les dents tôt gâtées, une mère inépuisable et harassée, l'école qui ne suffit pas à sauver, l'une de ces langues rugueuses que l'on dit minoritaires, des chansons en anglais et, très tôt, des rêves d'ailleurs. Gordana aurait eu quatre ou cinq ans, des nattes maigres nouées de rubans verts, un torse étroit, les jambes déjà longues, un air de guingois, et les yeux baissés sur le trésor frémissant qu'abrite le creux de ses bras arrondis, un chiot au museau carré et blanc, pas fini, comme elle, pas tout à fait arraché aux limbes ni tiré d'affaire. Une arrière-cour écrasée de soleil gris, derrière Gordana de vagues clapiers, et, à sa gauche, le bras fort et nu d'une femme que l'on devine vieille, rompue aux travaux qui broient les corps et les plient, une grand-mère peut-être. On ne voit pas les pieds de Gordana, que la photo coupe. Des couleurs délavées, une bande de ciel pâle, la jupe imprimée, du marron du vert encore, mêlés, le polo

blanc sans manches, un jour d'été très enfié, de la lumière, de la chaleur dure, brutale, et cette portée de chiots que la mère délivrée n'aurait pas défendus, se bornant à laisser le rescapé, le choisi, l'élus au museau carré fourrager entre ses mamelles rosâtres et gonflées. J'ai vu la photo, je l'ai ramassée, elle était tombée, avec deux autres, du portefeuille de Gordana ; je l'ai regardée, j'ai reconnu Gordana qui ne savait pas que son portefeuille avait glissé sous la caisse, répandant une partie de son contenu ; je l'ai reconnue au cou long, à l'arrondi du menton. J'ai tout vu, tout retenu, le temps de retourner une deuxième photo, de l'apprendre aussi, et de rendre à Gordana, qui en avait terminé avec la cliente précédente, le portefeuille remis en ordre.

J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. J'ai toujours fait ça, comme ça, c'était mon rôle dans la famille, jusqu'à la mort de grand-mère Lucie, la vraie mort, la seconde. Elle ne voulait personne d'autre pour lui raconter, elle disait qu'avec moi elle voyait mieux qu'avant son attaque. Elle appelait son attaque le jour de sa première mort ; elle était gaie, pas accablée du tout, vive, débarrassée, elle disait ça aussi, débarrassée. Je

ne lui demandais pas de quoi, peut-être de ces années vides qui avaient coulé entre la mort de son mari et sa maladie, à peine huit années en fait mais quatre-vingt-quatorze mois, pour rien ni personne, c'était son expression, même si elle ne se plaignait pas ; rien ni personne, sa fille unique en allée dans un pays perdu du côté de Moulins, rivée à la tâche entre trois nourrissons et une épicerie de campagne, et son Augustin mort, son Augustin, la crème des hommes, une fleur du paradis, un athlète de la vie, un virtuose de chaque jour, du vif-argent, le roi de la betterave et de l'endive ; ce grand-père avait été, comme son père et son grand-père avant lui, régisseur d'un fort domaine agricole dans le département du Pas-de-Calais, et probablement meilleur époux que père ; ma mère n'en disait pas grand-chose, sinon qu'il ne se consolait pas de n'avoir pas eu de fils pour reprendre le flambeau et continuer la lignée. Flambeau et lignée revenaient aussi dans les récits de grand-mère Lucie qui riait doucement des caduques espérances de son Augustin. Je riais avec elle, même si je ne comprenais pas tout de ces histoires anciennes ; très tôt j'ai seulement senti un vertige derrière certains silences où s'étaient englouties pour toujours les années des deux

guerres et aussi la rencontre de mes parents, sans doute à Nevers où vivait alors la marraine de ma mère, haute figure d'institutrice retraitée et célibataire, morte en 1942, que mes frères et moi n'avons pas connue. Grand-mère Lucie m'appelait sa poulette, ou michonne, ou la sucrée quand j'ai attrapé quinze ou seize ans et qu'elle a cru que je devenais jolie, que je plairais aux garçons, qu'ils me plairaient aussi, que je serais amoureuse. Elle croyait ce que croient, ce que veulent croire les grands-mères quand elles sont rieuses et aveugles, et que leur petite-fille, la seule l'unique, attrape quinze ans. Les autres petits-enfants sont des petits-fils, plus oublieux et virevoltants, moins prompts à venir s'asseoir sur le fauteuil bas à côté de la grand-mère encalminée pour toujours devant la fenêtre, moins habiles à faire exister les choses, les bêtes et les gens pour toujours dérobés, enfoncés dans le noir. Elle disait que ça n'était pas le noir, elle parlait d'une sorte de kaléidoscope, ça remuait, des lueurs, ou des luisances, des vagues verticales comme un rideau de pluie dans le brouillard. Personne ne pouvait savoir ce qu'il y avait de l'autre côté de la première mort de grand-mère Lucie. J'étudiais le latin, je pensais que la lumière était réfugiée toute dans son prénom, et

dans une poignée de mots qui lui allaient bien, lucide, luciole. J'ai appris à regarder pour elle et à me souvenir pour faire moisson et brassées, et tout réinventer. Je n'ai jamais perdu la main, en plus de quarante ans.

Gordana a peut-être eu un enfant. Sur la deuxième photo elle tient un nourrisson de trois ou quatre mois, rose et nu, c'est un garçon. Elle le brandit plus qu'elle ne le tient, il a les yeux ouverts et très grands, clairs, d'un gris noyé. Les seins de Gordana remplissent la photo, ils éclatent, ils fulgurent, moulés de rouge brillant. Les bras sont minces et les mains longues sur la poitrine de l'enfant. Les cheveux sont épais, taillés à la sauvage sur le front et les oreilles. Gordana pourrait avoir dix-huit ou trente ans, ou plus, ou moins ; elle n'habite pas son corps, elle se prête. Elle est à côté, on la croise, on l'effleure, ça cogne ou ça flotte. L'enfant serait là-bas, resté dans le monde ancien, chez une grand-mère ou une tante dévolue à cette tâche du gardiennage des enfants laissés. Il aurait sept ou huit ans, le menton pointu, et ne sourirait pas sur les photos. Gordana enverrait de l'argent, chaque mois, téléphonerait une ou deux fois par semaine, parlerait un peu au garçon qui ne

saurait pas comment raconter à cette mère les jeux de l'école, la neige des hivers, et l'attente vague, et l'ennui mou des soirs avec les cousins devant la télévision. Les photos de Gordana ont été avalées, radiographiées, englouties, deux sur les trois. Je n'ai pas eu le temps de retourner la troisième. Gordana n'a pas souri quand je lui ai tendu et rendu son portefeuille. Elle me connaît, je passe toujours avec elle, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Elle a remercié, rogué et protocolaire, et s'est affairée, les mains dans les marchandises. Les doigts longs de Gordana exécutent, ses ongles sont roses, elle fait les gestes, son regard est impossible, elle ne voit pas les personnes et ne veut pas les voir. Elle n'en a pas les moyens, ce serait un luxe insensé, c'est bon pour les autres, les natifs, les légitimes qui n'ont pas à se battre pour tout et habitent chaque seconde de leur pays, de leur langue, sans même y penser. Gordana calcule et s'économise, d'instinct, elle a dû commencer très tôt, elle s'économise pour durer, tenir et surmonter. Elle est preste, prompte, elle accomplit la tâche en grande vaillance, seule sa voix renâcle imperceptiblement et peine à s'extirper au moment de dire bonjour, de dire au revoir, ou d'annoncer le montant total des achats,

quand on le lui demande, si on se risque à le lui demander, ou quand elle doit répondre à une question sur un produit, sur un prix, ou une promotion. Elle se tient à l'abri de son accent qui ne chante pas du tout, qui écorche et racle et crisse. Toute parole violente Gordana, l'assiège, se heurte à l'éclat adamantin de son cou blanc et s'écrase avec un bruit mou contre la carapace de sa poitrine. L'homme est encore jeune. La quarantaine. Petit tassé ramassé, et puissant. Je l'ai remarqué depuis que je suis à la retraite et que je viens comme lui, le vendredi, en milieu de matinée, au plus tard vers dix heures et demie ou onze heures. Je ne l'avais jamais vu auparavant, ni dans le magasin ni dans le quartier. Il doit habiter ailleurs. Il ne prend pas de panier, ni de caddie, ni de sac d'aucune sorte. Il n'est pas muni. Il empoigne les choses, les tient serrées contre lui, contre son ventre, sa poitrine, son torse, comme si sa vie en dépendait. Les choses lui obéissent, ça ne tombe pas, ça ne déborde pas. Ce sont des courses d'homme qu'il ferait pour quelqu'un d'autre, un père ou un oncle âgé et empêché qu'il visiterait une fois par semaine, son jour de repos, le vendredi, dans ce quartier éloigné du sien. Un oncle, qui serait son parrain en même temps, le frère très aîné de sa mère, un

homme de quatre-vingt-dix-sept ans qui vivrait encore chez lui, tout sec et amenuisé mais chez lui. Un oncle, pas un père, pas une mère non plus, pas une femme en tout cas d'après les produits qu'il achète. Son père et sa mère seraient morts, depuis quelques années déjà, il aurait été un enfant de vieux, et fils unique.

L'homme habiterait seul, après un divorce, il aurait quarante-deux ans et pas d'enfants. Il n'aurait pas voulu d'enfants et sa femme l'aurait quitté pour aller en faire avec un autre homme ; pas seulement pour ça mais aussi pour ça. Cette femme ne lui manquerait pas, elle aurait voulu partir, elle aurait pleuré, réclamé des explications, cherché à comprendre et crié, contre lui contre son inertie son égoïsme son silence ses grands airs et tout son tralala de ceinture noire de karaté, contre le club et l'entraînement des jeunes qui prenait trois soirées par semaine, sans compter les compétitions, le samedi ou le dimanche, aux quatre coins de la banlieue quand ce n'était pas à l'autre bout de la France. Plus facile de se faire admirer et respecter par les enfants des autres que d'en aimer et d'en élever soi-même. Il passerait beaucoup de temps au club, et au travail, à Orly, dans les avions, la

mécanique, la maintenance au sol ; une bonne équipe, surtout avec Rémi et Didier qui étaient entrés la même année que lui, à vingt et un ans, après l'armée. Presque vingt-cinq ans dans le ventre des avions, pas vraiment un rêve d'enfant pour lui, un peu un hasard. J'invente tout de cet homme, je sais son roman par cœur, je le déroule. J'ai toujours fait ça, au pensionnat, à Moulins, je racontais à voix haute sous le préau l'hiver entre le repas et l'étude, on avait une demi-heure, on se tenait chaud à quatre, dans le noir. Les autres filles réclamaient la suite du feuilleton, elles y pensaient le soir dans leur lit avant de s'endormir et me demandaient où j'allais chercher mes inventions. Elles ne comprenaient pas que je sois meilleure en mathématiques qu'en rédaction. Elles n'ont pas compris non plus quand, après le bac, j'ai commencé des études de comptabilité à Paris dans une école privée vivement conseillée par les plus proches amis de mes parents, les Demy ; ensuite j'ai laissé les choses se défaire entre nous. Je n'aimais pas recevoir des lettres, il aurait fallu répondre, il ne s'agissait plus d'inventer et je n'avais rien à dire. De loin en loin, par ma mère ou par mes belles-sœurs, j'ai su ce qu'elles devenaient. Elles avaient souvent quitté la région, avaient des métiers, des maris,

des enfants ; ici un divorce, là une maladie, rien de rare. Nos vies ont coulé, les leurs et la mienne. À Paris, dans le métro, pendant quarante ans, j'ai happé des visages, des silhouettes de femmes ou d'hommes que je ne reverrais pas, et j'ai brodé, j'ai caracolé en dedans, à fond, mine de rien, ligne six ou ligne quatre, quinze ou vingt minutes aller et retour matin et soir cinq fois par semaine, sans compter le temps des trajets qui n'avaient rien à voir avec le bureau ; pendant quarante ans je me suis enfoncée dans le labyrinthe des vies flairées, humées, nouées, esquissées, comme d'autres eussent crayonné, penchés sur un carnet à spirale.

Je n'imagine pas un autre métier pour Gordana. Je n'imagine rien. Je ne la vois pas, je ne devine pas ses gestes. Elle ne place pas les produits dans les rayons, on ne la croise jamais dans le magasin. Je ne sais pas comment son corps se pencherait pour empoigner des cartons de marchandises, ni comment elle serait employée en boulangerie, ou aide-soignante, ou vendeuse de fruits et légumes sur les marchés, ou conductrice de métro. Quoique. Conductrice de métro serait possible. Elle s'enfoncerait dans le boyau noir piqueté de lumières. Elle ne

parlerait pas dans le micro sauf quand elle serait contrainte d'annoncer un incident voyageur à la station Parmentier ou une attente de quelques minutes pour régulation du trafic. Les voyageurs seraient mécontents parce qu'ils n'auraient rien compris à cause de l'accent de la conductrice, ou du conducteur ; ils ne seraient même pas sûrs que ce soit une femme, certains penseraient à vérifier et jetteraient un coup d'œil sur la gauche en dépassant le wagon de tête à la sortie, mais ils n'oseraient pas parler à cette blonde féroce assise dans la cabine de conduite, et se contenteraient de penser que la RATP pourrait tout de même veiller à ce que l'accent de ses agents ne gêne pas la compréhension des annonces destinées au public. Gordana préférerait les services extrêmes, tôt le matin ou tard le soir, elle ne déjeunerait jamais à la cantine et n'engagerait aucune relation personnelle avec ses collègues, ou le moins possible. Gordana refuse, elle ne commence pas, ou ne recommence pas. La capacité de recommencement des femmes, et des hommes parfois, me terrasse, et m'émeut. C'est là, c'est donné, il suffit de regarder et d'écouter. Les femmes surtout, certaines, comme elles sont vaillantes, comme elles veulent y croire, et paient de leur personne,

de tout leur corps qui fabrique les enfants, et les nourrit ; et elles se penchent, vêtent, nouent les écharpes, ajustent les manteaux, consolent vérifient admonestent caressent, ça ne finit pas. Comme elles sont dévorées et y consentent ou n'y consentent pas ou n'y consentent plus mais peuvent encore, font encore, parce qu'il le faut et que quelque chose en elles résiste, continue. C'est chaque jour et au bout des jours ça fait une vie. J'ai compté ça, j'ai compté le nombre d'écharpes nouées, de goûters glissés dans les cartables en cinq années d'école primaire à raison de deux enfants par femme. J'ai toujours aimé ces calculs incongrus, calculs mentaux, le poids des yaourts transportés pour la consommation d'une famille de quatre personnes en un an à raison d'un yaourt par jour et par personne, et de cent vingt-cinq grammes par pot de yaourt blanc brassé ordinaire.

Je bute sur le prénom de l'homme sombre, ça résiste, peut-être à cause du corps, du teint bistre, des cheveux annelés, drus, de la nuque charnue, et des mains aux ongles courts et bombés, très soignées. Les traits sont mélangés, opaques. Il pourrait être d'origine portugaise, ou espagnole. J'hésite ; André, ou Bruno, ou

Claude. En troisième j'ai été amoureuse d'un garçon qui s'appelait Bruno, il était ténébreux et maigre et voulait devenir prêtre comme son oncle qui enseignait la philosophie et portait soutane. André et Gordana, Gordana et Claude, ça sonne, ça claque tendre, c'est un début. Gordana et Claude reviennent des Canaries, ou de Barcelone. Claude enseigne le karaté à Gordana, elle est très douée. Ils ne sont abonnés à aucun journal et regardent seulement les informations à la télé le soir, ça leur suffit. Ils partagent aisément les tâches, il s'occupe des courses et de la cuisine, elle se charge du ménage et du linge. Elle n'a pas prétendu, comme font souvent les femmes, révolutionner sa garde-robe d'homme seul et n'a rien trouvé à redire. Gordana ne veut pas emmener Claude dans sa famille, c'est trop loin, et compliqué. Il pense qu'elle n'a pas envie, qu'elle n'est pas prête, et il n'insiste pas. Gordana et Claude se taisent beaucoup ensemble. Ils ont acheté un canapé, en cuir marron, non convertible, et Gordana a arrêté de fumer. Gordana a fumé, beaucoup, longtemps, violemment, à la goulue, fumé profond. Pas distingué, pas évanescent. Pas en volutes fluides. Ses mains ne furent pas languides. Elle a fumé féroce, à l'arrache. Ses joues

se sont creusées. Elle a tout avalé, tout gardé, en dedans, pour se crépir le corps de l'intérieur, pour n'en rien perdre et se tenir chaud et n'être plus au monde. Elle n'a pas roulé ses cigarettes. Trop long, trop minutieux, trop emberlificoté. Elle aurait commencé à quinze ans, avec un garçon de là-bas, plus vieux qu'elle ; il avait quitté l'école et voulait entrer dans l'armée. Il touchait ses seins qui avaient surgi l'année précédente, en quelques mois. Elle s'était habituée, on s'y attendait autour d'elle, les femmes de sa famille, sa mère sa grand-mère ses tantes, des sœurs aînées peut-être, avaient connu ça, la brusque poussée, la tardive et cataclysmique éruption. Et aussitôt le regard aimanté des mâles, tous, les vieux les jeunes, les possibles et les impossibles, les longs maigres et les courts suiffés, les très ordinaires qui n'oseront pas et les très remarquables qui vous foudroient d'un œil souverain, tous, confinés dans leur viande et nantis du fatidique instrument. Le garçon qui touchait les seins de Gordana était parti soldat et lui avait écrit deux fois. Ensuite elle n'avait plus reçu de nouvelles et avait connu d'autres hommes.

La retraite c'est une question de discipline. Il faut faire attention, se lever à heures régulières,

ne pas rester en pyjama toute la matinée, sortir pour les courses avec une liste et le caddie puisque, maintenant, on a le temps, mais ne pas laisser les travaux domestiques se dilater et manger la vie. Je m'applique, je cherche le bon rythme, les mois et les semaines galopent. J'ai repéré l'homme en décembre dernier. Il était devant moi, en caisse quatre, la caisse de Gordana. Il avait payé avec un billet de cinquante euros qu'elle avait toisé un bref instant, le palpant d'un air dubitatif, avant de l'enfourner dans son tiroir à compartiments et de lui rendre la monnaie, deux billets de dix, un de cinq, et une poignée de pièces. L'homme tendait la main, j'avais remarqué d'abord ça, la main brune, large et forte, une main efficace, retournée, creusée en un geste d'enfance et d'attente ; Gordana avait dédaigné cette main, ne l'avait pas considérée. Elle avait répandu l'argent dans un creux de plastique moulé, prévu à cet effet sur le rebord haut de la caisse, ergonomique et protocolaire, conçu et étudié pour que l'argent puisse circuler sans que les peaux se touchent, sans échanger les sucs et les sueurs, sans mélange et sans caresse, sans effleurer et sans frémir. L'homme mendiait, il mendiait le regard de Gordana et l'onction de ses doigts

efficaces. Le geste de l'homme m'a transpercée, son geste de suppliant noble et transi. Le supermarché me rend sentimentale. Ça m'est venu sur le tard, après quarante ans, et j'ai aimé ce vague prurit suscité par les chansons, toujours les mêmes, dont les paroles tournent en boucle fatiguée dans les allées tapissées de produits en couleurs. Les mots coulent et font sirop avec les odeurs de fruits, de pain industriel, de produits ménagers, de comptoirs réfrigérés. La fraîcheur de nos produits et le sourire de nos caissières se mélangent avec les belles paroles lourdes des chansons sempiternelles qui disent au plus juste les amours naissantes ou usées, les vœux, les attentes, les espérances déçues ou comblées, l'ardeur des commencements, le goût de fer des trahisons et l'usure molle des sentiments. *Ti amo ti amo ti amo. Quoi que je fasse où que je sois rien ne t'efface je pense à toi.* C'est le salmigondis des émotions, la salade suprême. *Si maman si si maman si maman si tu savais ma vie je pleure comme je ris si maman si.* On n'y pense pas vraiment, on circule dans les rayons, avec le panier ou le chariot, et la liste. *Je marche seul sans ami sans personne.* C'est machinal et on est là parce qu'il le faut ; on ne pense à peu près à rien et ça se fait. *Dites-moi dites-moi même qu'elle*

est partie pour un autre que moi mais pas à cause de moi. On est traversé par les paroles de chansons que l'on n'écouterait pas chez soi. Il suffit de ne pas résister. Je ne résiste pas, ça m'essore un peu, je me souviens vaguement, en pièces et morceaux, en bribes, quoi que je fasse où que je sois. L'homme qui attend en caisse quatre ne se sait pas pris dans les rets des chansons sucrées. Il demande un sac, elle pousse vers lui un sac chiffonné. Il dit au revoir, elle articule trois syllabes rêches, ne lève pas l'œil, s'enfonce dans les articles que j'ai déposés sur le tapis de sa caisse.

Cet homme, Claude, ou André, ou Bruno, aurait aimé une fois une femme dans sa vie. Elle était mariée ; elle avait sept ans de plus que lui. Elle aurait été la mère d'un enfant du club, le plus jeune dans la section des débutants. Elle venait le chercher après l'entraînement du vendredi parce qu'elle ne travaillait pas ce jour-là et qu'ensuite elle le déposait directement chez ses grands-parents paternels ; il passait toujours chez eux la soirée du vendredi. Elle était professeur d'espagnol. Elle avait un autre enfant, une fille de quatorze ans, handicapée, qui revenait à la maison chaque vendredi et en repartait

le dimanche ; elle n'avait pas dit handicapée comment, elle n'avait rien ajouté la première fois mais il avait compris que le garçon avait besoin d'éprouver que son corps à lui était bien vivant, droit, ardent, équipé pour la lutte. Cette femme l'aurait mis au-dessus de lui-même. Ils allaient chez elle, dans une chambre contiguë à celle de la fille qui criait toutes les nuits depuis quatorze ans. Elle dormait dans cette chambre pour veiller sur la fille le samedi ou le dimanche, l'autre nuit son mari prenait le quart. La fille avait un prénom vivace, Iris. Ils allaient dans cette chambre, ils allaient dans les bois qu'elle connaissait, entre Igny et Saulx-les-Chartreux ; ils allaient et ils le faisaient comme jamais il ne l'avait fait avant elle, ni après elle. Cette femme avait dit tout de suite qu'elle ne quitterait pas son mari, ni ses enfants, il n'avait pas supplié, il savait qu'il ne suffirait pas. Il avait pris ce qu'elle donnait, sans paroles, dans une douceur d'orage. L'homme sombre ne parle de rien, à personne. À qui parlerait-il et de quoi. Rien n'existe, ça reste tapi sous les mots, engorgé dedans, au fond du corps. Gordana fait sa sauvage et c'est tout. L'homme n'a jamais beaucoup parlé ni compris ce besoin que les femmes ont, souvent, pas toutes les femmes mais presque

toutes, de mettre des paroles sur les moments, sur les choses et sur les gens, entre eux, à leur propos, de dire pourquoi et de dire comment, de justifier et d'expliquer, de raconter, de remonter aux sources, de comprendre, de juger, de condamner, d'absoudre, de pardonner, d'éreinter les phrases et les mots, toujours les mêmes phrases et les mêmes mots. Il ne croit pas à ça. Cette femme qu'il avait aimée était comme lui. Sa fille n'avait jamais parlé, ne parlerait pas. Elle avait appris à faire autrement, à poser une main sur une nuque, à attendre, à se tenir tapie dans la petite chaleur des peaux, à deviner du bout des doigts l'intérieur blanc des poignets. Elle savait aussi s'adosser à certains arbres dans le bois, ces arbres lui donnaient la force, il avait senti ça à travers elle. Après deux années cette femme était partie, elle avait suivi son mari au Mexique. Il connaît encore par cœur son numéro de téléphone.

Gordana est inexorable. Elle est la déesse au chef jaune qu'implore l'homme sans mots. L'homme brun est là, tout entier donné, il célèbre le culte, tenace et vivant ; ça mendie, ça mendie fort et sec en caisse quatre, ça veut exister, ça veut faire, ça gueule en silence. Le

mystère est ancien, le rituel est immuable. Gordana ne touche pas, on ne la touche pas, à l'abri de sa coque on ne l'atteint pas. Impavide en caisse quatre derrière le rempart de plastique et de métal, elle reçoit sans les voir des hommages éperdus, elle se refuse. On n'attrape pas Gordana. Rien ne commencera. Rien ne sera ébauché. Point d'idylle subreptice, point de sirupeuse roucoulade, point de violente et délicieuse chamade, pas de coup au ventre, pas de coup au cœur, rien de rien, totale abstinence et abyssale vertu. On ne fait pas de sentiment en caisse quatre au numéro 93 de la rue du Rendez-Vous la mal nommée. On ne se laisse pas aller. On n'a pas les moyens. On n'a pas le loisir de baguenauder, de marivauder aimablement entre le paquet de café cent pour cent pur arabica et le kilo de tomates belges. C'est l'hiver du monde, la sévère glaciation. On y est entré sans savoir, on n'a pas été choisi, c'est tout. Ensuite on s'est arrangé. L'homme s'arrange, son dos le dit, sa nuque seule. Gordana fait l'avare. Ça n'empêche pas ; ça n'empêche pas d'attendre en caisse quatre le vendredi entre onze heures et onze heures vingt. L'homme s'en tient à ce petit bout de rien, il la voit, la prend dans son regard. Il est dans son orbe, dans sa puissance singulière, nimbé de ce

qui n'appartient qu'à elle, le grain de sa peau, la tension blanche, tout le sauvage tapi sous la blouse, sous le pull, au long des cuisses élastiques, derrière la voix arrachée. L'homme est dans le temps de l'avant, il est le beau croyant, le fervent silencieux qui rumine ses rogatons merveilleux dans le désert habité des semaines. Le dos de l'homme qui mendie chaque seconde de Gordana est un risque, voire un danger. Trop à vif, trop tendu. Gordana inquiète et affûte. On sait qu'elle s'appelle Gordana parce que, peu de temps après son arrivée, on a entendu les autres caissières prononcer à l'occasion ce prénom rugueux, inusité, hirsute. J'ai d'abord cru n'avoir pas bien compris, ça se croisait avec le Gordini des Renault 8 qui rugissaient jadis sur les petites routes du samedi soir, chargées de filles et de garçons jeunes, plus ou moins emmêlés, after-shave et eaux de toilette sucrées, avide cargaison que l'on voyait se déverser, joyeuse, sur la place du bourg où s'étaient déployés pour trois jours les manèges et baraques de la fête patronale.

On n'a droit à rien. Mon père le disait les soirs devant la télé quand on montrait des images de manifestations, de gens qui revendiquaient des

choses dans des villes, en France ou ailleurs, avec des panneaux, des calicots. Il répétait ce mot en avançant le menton, je pensais à coquelicot. Il n'expliquait rien, on comprenait qu'il n'était pas d'accord avec ces salariés, le mot sifflait entre ses dents. Il avait une boutique à tenir, lui, avec sa femme en famille, seuls, comme ses parents avant eux, il s'agissait de faire rentrer l'argent, pas de défiler en brailant. Mes frères se taisaient, ou, plus tard, sortaient sans avoir fini de manger. J'aidais ma mère à débarrasser les assiettes qu'elle garderait au chaud sur le coin de la cuisinière pour les garçons, ils se calmeraient ils auraient faim. Elle les appelait les garçons, les trois, les jumeaux et Denis qui était né juste un an après eux, presque jour pour jour, quand elle n'avait pas encore vingt ans et tenait déjà le magasin avec mon père qui était un travailleur mais ne pouvait pas faire face tout seul. J'aimais cette expression de ma mère, faire face, qu'elle utilisait pour tout, les petits imprévus et les gros, le travail, les aléas de santé. Elle avait fait face, avec ses trois nourrissons et une belle-mère pas commode, à tout ce qu'il fallait apprendre dans un commerce d'épicerie. Elle n'a jamais eu d'autre mot que celui-là, pas commode, pour une grand-mère

égrotante que je n'ai pas connue ; elle venait de mourir quand je suis née, moi, onze ans après mes frères, la surprise de la trentaine pour ma mère, le bâton de vieillesse pour mon père qui avait déjà quarante ans et a choisi mon prénom, le deuxième prénom de sa mère, Jeanne. Un prénom de vieille, de grand-mère justement, diraient ensuite au pensionnat les autres filles qui s'appelaient Bernadette, Francine, Marie-Jo, Jocelyne, Agnès, ou Élisabeth. Un prénom qui sépare. On n'a droit à rien, ça m'est revenu, après le départ de Karim c'est remonté de l'enfance, comme les paroles d'une chanson inusable, *quoi que je fasse où que je sois rien ne t'efface je pense à toi*. J'avais plus de trente-sept ans, dont dix-huit années passées avec lui, à Paris, loin de Saint-Hilaire et de mon père qui n'a jamais voulu le voir. On n'avait pas eu trois fils expédiés avec le contingent pendant plus de vingt-sept mois en Algérie pour ça, pour que votre fille unique trahisse, et se mette à la colle avec un Arabe, un Arabe qui avait étudié d'accord et qui avait un vrai métier comme elle et même peut-être mieux qu'elle d'accord et qui buvait du vin et mangeait du cochon d'accord, mais un Arabe. J'allais les voir, quatre fois par an. Je restais trois jours chaque fois et séjournais plus longuement

un été sur deux mais on ne parlait pas de Karim, on n'en parlerait pas. Mon père était doux avec grand-mère Lucie, qui a vécu chez nous pendant plus de quinze ans et n'avait pas de mots assez grands pour ce gendre magnanime. Il était doux avec ses sept petits-fils et avec les habituées de l'épicerie, les veuves du bourg, qui venaient acheter deux bricoles pour parler, pour entendre le son de leur voix au moins une fois dans la journée ; il était bienveillant avec les esseulés des fermes et des hameaux perdus au bout de chemins qu'il fallait deviner entre des haies de noisetiers que personne ne tentait plus de contenir. Les tournées étaient sa passion, je les avais faites avec lui le jeudi, avant mon départ pour le pensionnat. Je rendais la monnaie et il aimait mon impeccable célérité en matière de calcul mental. Je ne l'ai jamais vu poser une opération, il était infailible, mais j'allais plus vite que lui. Nous joutions, sur les routes, entre deux arrêts, et notre joie était parfaite. Il était doux, mais pour Karim il n'a pas pu.

L'homme sombre aurait rêvé de devenir chirurgien. Il aurait porté une blouse verte, un calot et un masque. Ses mains gainées de latex eussent incisé les chairs, extrait les tumeurs,

prélevé les organes, palpé tranché ponctionné réparé soulagé sacrifié ; ses mains eussent été souveraines sous la peau, à l'intérieur des corps, de l'autre côté, là où le regard n'entre pas, là où ça s'enfonce dans l'opacité rouge et chaude du vivant. Il aurait eu aussi, transmis par sa mère, ou sa grand-mère, le don d'enlever le feu, on disait comme ça à Saint-Hilaire pour la femme que l'on allait voir en cas de nécessité, je savais par mes frères qu'elle ne touchait pas la brûlure, elle imposait les mains et disait des formules que l'on ne comprenait pas, elle faisait aussi autre chose mais il ne fallait pas le répéter sinon elle perdrait son pouvoir de soulager la personne qui aurait trahi le secret et tous les membres de sa famille. Les mains de l'homme déposent les produits sur le tapis de la caisse quatre ; ce sont des mains de bonne volonté, travailleuses et tendres, efficaces, des mains solides, faites pour bâtir et pour bercer, des mains de patience. Les poignets de l'homme sont minces et ligneux. Je vois l'homme chaque vendredi matin, il est là, il ne manque pas, il est sûr, je le vois et je pense qu'il est comme un olivier brassé de vent fou ; il plie et ploie et tient, a tenu, tiendra. La ville serait une forêt peuplée de femmes peupliers, frênes, tilleuls, d'hommes

bouleaux, eucalyptus, hêtres ; on n'oublie pas les noisetiers, les érables, les lilas, les pins, les cyprès, les cèdres, les sorbiers, les cerisiers ; on n'oublie pas on n'oublie rien. L'été, Gordana porte parfois sous sa blouse un tee-shirt noir à encolure ronde à l'effigie de Mick Jagger. Je pense qu'elle n'était pas née quand, dans le printemps têtue de l'année soixante-seize, les Rolling Stones incendiaient les foules aux Abattoirs de la Villette. J'avais vingt-huit ans et j'étais aux Abattoirs avec Karim et nos amis de ces temps engloutis qui, comme lui et moi, connaissaient par cœur les rengaines efficaces du ludion lippu et de ses acolytes efflanqués. Nous les chantions les soirs, les garçons à la guitare et les filles aux voix, et nos cheveux pareillement longs coulaient en rideaux mouvants dans la lumière tamisée des lampes éparses. Les autres se moquaient de moi parce que j'aimais aussi Jean Ferrat et Georges Brassens. J'ai longtemps écouté *Angie* et *Sister Morphine* ou *Love in Vain*. Il n'a manqué à Gordana qu'une infime étincelle pour être de la race de ceux qui foudroient et apparaissent plus qu'ils ne vont, drapés dans l'évidence de leur corps rayonnant. Le tissu synthétique de son tee-shirt, mince et luisant, se tend sur ses seins invraisemblables que la crinière ondoyante

de Jagger et sa bouche dévorante, figurées en rouge, n'épuisent pas.

C'est le prénom rogue de Gordana que je peine à démêler sous l'accent carabiné d'une caissière novice, pétrifiée d'affairement vain devant la vitrine close des alcools chers sise à proximité immédiate de la caisse quatre. La serrure résiste, la clef reste bloquée, un client peu amène s'exaspère en caisse six, il attend son whisky, la face cuite et boursouflée, le regard perdu, l'haleine âcre, il tempête et brandit son billet de vingt euros, gestes noyés sous l'irrépressible tremblement matutinal. Gordana n'entend pas, ne veut pas entendre, rend la monnaie à la femme qui me précède, empoigne mes yaourts, ne veut rien savoir. C'est long, ça dure. L'homme sombre a surgi dans mon dos, ponctuel, tout enfoncé dans sa célébration. Le magasin est quasiment vide, aucun autre employé en vue. Gordana serait le seul recours, l'unique planche de salut de la malheureuse qui s'évertue et baragouine en son sabir d'île lointaine. Gordana, enfin, éructe à mon endroit de sommaires excuses, et, laissant choir mes trois citrons, jaillit, se dresse, s'arrache à sa caisse. Elle est grande, plus encore que ne l'annonçait le jet des cuisses longues.